

promit la tranquillité de la colonie : on envoya contre eux un corps de slibustiers, qui les dispersa. Les chefs furent tués ; les autres se réfugièrent sur les terres des Espagnols.

Pouancey, mort en 1682, fut remplacé par de Cussy. Les développements de la colonie firent songer à y introduire une administration régulière. Un conseil supérieur fut installé à Léogane, avec un siège de justice. D'autres sièges furent établis au petit Goave, au port de Paix et au Cap.

Mais les entraves apportées au commerce arrêtaient l'essor de la production. Le tabac trouvait un débit très-avantageux : l'exploitation en fut livrée à une compagnie exclusive. Sur les plaintes des habitants, la compagnie fut supprimée, mais la vente du tabac fut ensuite mise à ferme. Les habitants offrirent au roi de lui donner, affranchi de tous frais, même de ceux de transport, le quart de tout le tabac qu'ils introduiraient dans le royaume, pourvu qu'on leur laissât la libre disposition des trois autres quarts. Les intrigues et la corruption empêchèrent d'accueillir ces propositions favorables. Mais la compagnie fermière n'y gagna rien : la culture du tabac fut abandonnée pour celle de l'indigo et du cacao.

Plutôt que de prendre des mesures sages pour favoriser l'industrie des colons, le gouvernement s'imagina que leur résistance était encouragée par les slibustiers, qui se montraient ; il est vrai, peu disposés à renoncer à leurs habitudes d'indépendance. On songea donc à se débarrasser de ces sujets incommodes, qui avaient pourtant les premiers mis la France en possession de cette belle colonie.

De Cussy fut en conséquence chargé d'en entraîner le plus possible dans une expédition lointaine contre les Espagnols. Au premier appel fait à leur bravoure et à leur cupidité, deux mille slibustiers, tant Anglais que Français, se mirent à la disposition du gouverneur. Avec eux il se dirigea vers Panama, où étaient attendus les galions qui portaient en Espagne l'or du Pérou ; mais la flotte espagnole passa sans être aperçue.

Les slibustiers français, voulant se dédommager, s'emparèrent de Guayaquil

dans la petite île de Sainte-Claire. Le butin fut considérable. On trouva dans la ville des marchandises de diverses espèces, beaucoup de perles et de pierreries, une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent, et soixante-dix mille piastres. En outre, le gouverneur convint de donner, pour sa rançon, celle de la ville, de l'artillerie et des navires, un million de piastres en or (1).

Les heureux résultats de cette entreprise n'étaient pas de nature à détourner les slibustiers de leurs habitudes. Pour occuper encore leur humeur turbulente, de Cussy les conduisit à l'attaque de Santiago. Le 6 juillet 1689, les Espagnols tentèrent de disputer le passage aux Français dans les mornes qui bordent la rivière d'Amine ; mais, après un combat acharné, ils durent se retirer devant les assaillants. De Cussy entra aussitôt dans la ville, qu'il trouva entièrement déserte. Dans les maisons démeublées, il ne restait que des vivres et des boissons. Quelques Français eurent l'imprudence d'y goûter et moururent sur-le-champ. Les vivres étaient empoisonnés. Ce lâche guet-apens mit les troupes en fureur : la ville fut livrée aux flammes ; de Cussy obtint seulement que l'on épargnât les églises et les chapelles.

Les Espagnols voulurent se venger à leur tour. Au mois de janvier 1690, trois mille hommes de leurs meilleures troupes se dirigèrent vers le Cap français. De Cussy, qui n'avait pu réunir que mille combattants, eut l'imprudence de les attaquer en plaine. Il fut tué avec son neveu, ses meilleurs officiers et cinq cents hommes des plus braves de la colonie.

Les vainqueurs, maîtres du Cap, y mirent le feu, massacrèrent sans pitié tous les habitants, et emmenèrent les femmes, les enfants et les esclaves.

La colonie se trouvait alors dans un état désespéré ; les récoltes étaient détruites ; la population était diminuée des deux tiers. Les malheurs d'une autre colonie française procura quelques renforts à Saint-Domingue. L'île de Saint-Christophe venait d'être prise par les Anglais, et trois cents personnes, seuls débris du premier établissement des Fran-

(1) Placide Justin, *Histoire d'Haïti*.